Guillaume Basquin. Fondu au noir : le film à l'heure de sa reproduction numérisée

Géraldine Sfez

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/8215>

DOI : 10.4000/critiquedart.8215

ISSN : 2265-9404

Éditeur

Groupement d'intérêt scientifique (GIS) Archives de la critique d'art

Référence électronique

Géraldine Sfez, « Guillaume Basquin. Fondu au noir : le film à l'heure de sa reproduction numérisée », *Critique d'art* [En ligne], Toutes les notes de lecture en ligne, mis en ligne le 01 juin 2014, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/8215> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/critiquedart.8215>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

Archives de la critique d'art

Guillaume Basquin. Fondu au noir : le film à l'heure de sa reproduction numérisée

Géraldine Sfez

- 1 Reprenant à Walter Benjamin le sous-titre de l'ouvrage, mais aussi le principe d'un livre constitué presque uniquement de citations, Guillaume Basquin dresse dans *Fondu au noir : le film à l'heure de sa reproduction numérisée* un réquisitoire contre la projection numérique des films. Sous la forme d'un montage de citations, faisant dialoguer essentiellement les *Histoire(s) du cinéma* de Jean-Luc Godard et *Paradis* de Philippe Sollers, Guillaume Basquin pose la question de la projection des images aujourd'hui. Que voit-on, ou plutôt, que ne voit-on plus, aujourd'hui, sur un écran de cinéma ?
- 2 Si la forme constitue la principale originalité du texte - à travers des typographies différenciées qui tiennent lieu de notes de bas de page, ou un chapitre écrit d'une seule traite sans ponctuation - elle en constitue aussi la limite, tendant parfois à se substituer à l'argumentation-même.
- 3 Celle-ci se révèle pourtant captivante quand elle examine de près la spécificité des images analogiques et établit une typologie des différentes matières d'images (surimpression, irisation, transparence, etc.). En décelant *a contrario* une dilution de ces textures lors de projections numériques, Guillaume Basquin dénonce donc un aplatissement des images et une perte, définitive cette fois, de leur aura.